

Initiation(s) talmudique(s)

En partant du travail du rabbin-philosophe Marc-Alain Ouaknin¹, on tentera au cours du développement qui va suivre de présenter quelques éléments clés de la réflexion talmudique, d'extraire une goutte de cet océan. Nécessairement non exhaustive, il s'agira de voir dans cette présentation une *ouverture* à une pensée que l'on pourrait supposer *a priori* réservée à un groupe singulier, en l'occurrence les pratiquants du judaïsme. A l'inverse de cela, nous pensons qu'il est possible de trouver des éléments pour penser notre rapport au monde, aux personnes et à soi *via* ce système d'interrogation particulier qu'est l'enseignement talmudique, dans la lignée² de Ouaknin.

Le Talmud est un corpus de commentaires du Livre (Torah), rédigé entre le II^e et le VI^e siècle. Il comprend deux parties distinctes mais intrinsèquement liées, la *Michna* ("répétition") et son commentaire, la *Guémara*. Ces textes constituent la mise par écrit de l'enseignement et des commentaires oraux de la Torah. En résumé, la *Guémara* est un écrit qui commente un texte (*Michna*) qui est lui-même un commentaire oral, transposé à l'écrit, de la Torah... Et en réalité, il n'y a pas un mais deux Talmud (cf. annexe 2). Nous laisserons de côté ces complexités, pour se concentrer sur l'essentiel. Exégèse indirecte, le Talmud concentre l'essentiel de la pensée hébraïque.

Tout texte talmudique s'ouvre par l'énoncé de « l'être en chemin », ce qui peut être vu comme un rapprochement avec « Tu en parleras... quand tu marcheras sur le chemin » (Deutéronome, VI, 7), nous invitant ainsi à cheminer dans les textes et la pensée. L'idée de mouvement, de passage d'un point à un autre est *essentielle* : étymologiquement, l'Hébreu (*Ivri*) signifie le passant, celui qui traverse. Aussi, dans la langue hébraïque le temps de l'être est inexistant au présent, il n'existe pas de "je suis", l'être est toujours un passé ou un à-venir, j'étais ou je serai.

Le *passant* est celui qui marche, celui qui crée des ponts entre deux rives, entre deux langues (la langue, *lashon*, signifiant en hébreu aussi les lèvres et les rives), impliquant ainsi de passer d'une rive à une autre, d'une philosophie à l'autre. Le Livre, ou plutôt les commentaires de celui-ci et son étude toujours recommencée, est le lieu de ce passage qui crée des interrogations. L'être et le Livre sont ainsi deux éléments centraux, constitutifs de la tradition hébraïque : « L'homme juif habite le Livre ; et, si sa ville est le Livre, il n'est jamais en exil quand il porte le Livre avec lui. »³

De là, la remarque de Kafka sur le sens du *sein* en allemand (signifiant à la fois le verbe être et l'article possessif à la troisième personne) prend une connotation différente, nous entendons autre chose dans l'expression "*sein buch*" : *son livre*, et *être livre*. A la lumière des passages précédents, de la judéité de Kafka et de sa production littéraire, les mots inscrits dans son journal du 16 janvier 1922 prennent une résonance particulière : « Toute cette littérature est assaut contre les *frontières* et, si le sionisme n'était intervenu, elle aurait pu aisément aboutir à une nouvelle doctrine, à une *cabale*. »⁴

¹Influencé notamment par le travail d'Emmanuel Lévinas, Marc-Alain Ouaknin est docteur en philosophie et a enseigné à l'Université Bar-Ilan en Israël. Rabbin proche du Mouvement Juif Libéral de France, il mobilise dans ses travaux une grande variété de savoirs (littérature, philosophie, psychanalyse) qu'il met en écho avec les textes de la tradition juive. Il réalise un important travail de vulgarisation et de diffusion de la culture et de la pensée juives, à l'image de l'émission de radio hebdomadaire qu'il anime sur France Culture, *Talmudiques*.

²Hormis contre-indication, ce texte est basé sur une synthèse d'éléments provenant de son séminaire Targoum de juillet 2008 (accessible en vidéo sur le site akadem.org) et de ses ouvrages *Invitation au Talmud*, *Le livre brûlé*, *Les mystères de la Kabbale* et *Lire aux éclats*.

³Marc-Alain Ouaknin, *Invitation au Talmud*, Flammarion, 2001, p. 95.

⁴La cabale, aussi écrit kabbale, est *grosso modo* la mystique juive et les enseignements ésotériques dans le judaïsme.

L'herméneutique talmudique au moyen de laquelle on peut librement cheminer dans les textes répond dans la tradition à des règles établies par les Maîtres. Dans le langage de la Torah, rien n'est là par hasard, que ce soit une lettre, un espace ou un blanc, tout est essentiel. Pour être libre d'interroger, il faut connaître des règles. Dans la pensée talmudique, il y a des normes mais non de dogme ou de vérité unique. La Torah n'est pas dans le ciel ou tombée du ciel, elle a été donnée aux hommes, pour qu'ils l'interprètent (dimension anthropologique et non théologique⁵) : Dieu ne doit pas s'en mêler.

C'est la vigilance critique, l'interprétation qui donne vie et sens à l'auteur, à la communauté et au monde. L'interprétation, la nouveauté de sens (*hidouch*) se trouve dans le lieu de l'étude s'appelant le *beth ha-midrash*, littéralement la maison de l'étude. Sans ce questionnement toujours réitéré, elle ne mérite pas cette appellation "officielle", et inversement, un lieu où l'on produit du sens nouveau est *de fait* un *beth ha-midrash*. Et ce quel qu'en soit l'activité, au sens large. La démarche du pianiste Glenn Gould nous offre un bon exemple de cette attitude : il ne répétait jamais ses morceaux en pratique mais *étudiait* les partitions et en donnait à chaque fois une interprétation directe, nouvelle, une relecture⁶. Sinon cela ne méritait pas d'être joué selon Gould : une musique talmudique en somme, une musique du *hidouch*, qui rejoint en un sens l'interrogation contrapuntique.

Comme le veut la tradition talmudique, toute étude doit être précédée de « paroles d'humour » (le fameux *witz yiddish*) :

« Rabbi Dynovicz reçoit la visite du jeune Micha Elbaum, qui se présente comme fervent athée.

- Jeune Micha, dit le rabbin, avant d'accepter ou de repousser un système, avant de croire ou de ne pas croire, il faut d'abord connaître de quoi on parle, es-tu d'accord avec moi ?

- Oui, approuve Micha.

- Alors, je te demande : as-tu étudié la Torah ?

- Un petit peu, oui, avant de faire ma bar-mitsva, j'ai lu une partie de la Bible.

- Et as-tu étudié le Talmud ?

- Rabbi, vous savez bien que plus personne n'ouvre un Talmud de nos jours !

- ... Et nos grands penseurs, Maïmonide, Yéhouda Halévy, Shimshon Raphael Hirsch ?

- Non, je ne connais pas...

- Jeune homme, conclut le rabbin, tu ne connais pas la Torah, tu ne sais rien du Talmud, tu n'as jamais entendu parler de nos grands penseurs, et tu te permets de te prendre pour un athée. Mon cher Micha, tu n'es pas athée, tu es tout simplement ignare ! »⁷

Athée ou non, le passage par l'étude nous semble la meilleure manière d'approfondir la question, et donc le passage par le Talmud⁸, par une initiation talmudique peut y contribuer.

En guise d'ouverture, nous pouvons partir d'un exercice de *targum*⁹ (signifiant au sens large traduction) du 1^{er} verset, en mobilisant des instruments classiques d'interprétations.

- la *guématria* : en se basant sur la correspondance d'une lettre de l'alphabet avec la valeur qui est lui est assignée¹⁰, la guématria fait résonner la valeur numérique des mots pour leur donner un sens ou créer de nouvelles significations. Il existe plus de 10 méthodes : sera mobilisée ici principalement la « simple », c'est à dire l'addition des valeurs de chaque lettre. On utilisera également la guématria « en miroir », qui consiste à inverser les chiffres données par la valeur du mot (par exemple pour un mot donnant la valeur 12, on sollicitera le 21).

⁵Pour illustration, Ouaknin a l'habitude de se présenter de la manière suivante : «Je suis un rabbin athée, Dieu merci !»

⁶Notamment les fameuses interprétations de Bach, "Glenn Gould plays Bach".

⁷M.-A. Ouaknin, D. Rotnemer, *La nouvelle bible de l'humour juif*, p. 151

⁸Le mot talmud est construit sur la racine trilitère l-m-d qui renvoie en hébreu à tout ce qui concerne l'étude.

⁹Ce mot a notamment donné drogman et truchement. Voir aussi son équivalent arabe *tarjim*.

¹⁰Cf. tableau en annexe.

Il est à noter que *la guématria ne prouve rien en elle même*: elle permet de passer d'un sens à un autre, d'ouvrir le débat, le questionnement.

- l'amphibologie : cela consiste à entendre les sens multiples des mots dans la même phrase, indépendamment du contexte ou de la polysémie.

- les niveaux d'interprétations du PaRDeS : le *Pchat* (le sens littéral, clair et simple), le *Rémèz* (le sens allusif, le clin d'œil, l'intertextualité), le *Drach* (le sens sollicité, le texte appelle à une interprétation par un manque de clarté) et le *Sod* (le sens caché, non-présent dans le texte, il faut le chercher, le créer et faire un lien avec le sujet).

Targum

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre »

« *Beréshit bara Elohim èt ashamayim vèt eretz* »

Voici la traduction canonique que tout le monde connaît, et son équivalent en hébreu écrit en caractère latin. Dans ce passage, il est possible de solliciter le *rémez* afin de donner un sens nouveau au premier mot *be-réshit*. Le terme *réshit* est en effet présent dans le *Livre des Juges* où il renvoie à la sagesse, la *'hokhma*. En mobilisant ce deuxième terme et en le liant au premier mot du premier verset, en créant un écho entre ces deux termes, on peut assimiler *réshit* à la sagesse et ainsi relire *be-réshit* en *be-'hokhma*. Sachant que la particule *be* signifie "avec, au moyen de", le verset peut être relu de la manière suivante : "C'est avec la sagesse qu'Il a créé le monde" ou "Avec la sagesse, Dieu créa le ciel et la terre".

Au niveau de la guématria, le terme *'hokhma* a une valeur¹¹ de 73. Et alors ? Rien. Du moins dans la *guématria* simple, mais avec la guématria en miroir on obtient le chiffre 37. La multiplication de ces deux valeurs, 73 par 37, donne un résultat de 2701. Donc avec la sagesse en miroir, on retrouve la valeur de l'ensemble du 1^{er} verset qui est également de 2701. Ici on ne se situe plus au niveau du sens allusif mais au niveau du sens caché, *le sod*. Le lien a été créé.

De même, avec les 28 lettres qui constituent le premier verset, on peut arriver à former les lettres *kaf* (20) et *'heth* (8)...qui sont les deux premières lettres du mot *'hokhma*. Aussi en le décomposant, ce mot peut être lu comme *khoa ma*, c'est-à-dire la force du quoi, mais aussi comme la force de l'Homme car la valeur de *ma* (45) est égale à celle du mot Homme (*Adam*).

Par ailleurs, si on multiplie ce chiffre 28 par chacune de ses composantes, le 20 et le 8, on arrive *via* la guématria à deux autres mots : la splendeur (*zohar*) en 560 et le chemin (*dérekh*) en 224. Ainsi ce nombre parfait, au sens mathématiques¹², conduit au chemin de la splendeur, de la lumière (c'est à dire au Livre de la Splendeur, le *Sefer ha-zohar*, livre central de la kabbale).

Pour revenir à notre *targum*, on peut se pencher sur une des significations que l'on peut (faire) entendre dans *Elohim*. Premièrement traduit par Dieu, ce terme désigne aussi la Justice. Une nouvelle lecture du premier verset est possible : "Au commencement (*Beréshit*), dans la création (*bara*) : la Justice (*Elohim*)". Les cieux et la terre viennent ensuite, après la Justice.

De cette traduction, une interprétation possible de ce passage peut donner : Si un jour la Justice disparaît totalement (du monde), alors il en sera de même pour les cieux et la terre. La destruction de la terre résultant de la crise écologique actuelle, de sa surexploitation, donne un écho particulier à ce passage. Non figée, dans une actualisation permanente, la pensée talmudique permet à la fois de nous penser et de penser le monde contemporain à travers la discussion de textes pluriséculaires.

¹¹Le mot s'écrit en hébreu avec les quatre lettre suivantes, *heth, kaf, hey, mem*, qui ont respectivement une valeur de 8, 20, 5 et 40.

¹²C'est à dire égal à la somme de ses diviseurs : 14,7,4,2 et 1.

Aussi, sur les trois premiers mots de ce verset, *Beréshit bara Elohim*, une célèbre interprétation d'un rabbi remarque que les trois dernières lettres de ces mots sont *tav*, *aleph* et *mem*...les lettres qui forment le mot *émet*, vérité. Si la première lettre du mot est ôtée, le *aleph*, la lettre majeur de l'alphabet et de la Création, on arrive au mot *mèt* qui veut dire la mort. Sans le *aleph*, qui symbolise en hébreu le principe organisateur de la langue, du *dire* par l'alphabet, qui nous permet de former des mots et de s'exprimer, l'activité perd son élément dynamique et tombe ainsi dans un état d'inertie.

Sur la langue

Dans l'usage que l'on fait de la langue, il faut être en permanence en lutte avec le sens imposé, avec l'idéologie de la langue. Seul le nouveau ébranle la conscience, crée un sens neuf (*hidouch*). Contre l'idiome qui prêche des convaincus, contre la tendance à se laisser enlacer par des discours familiers qui nous maintiennent dans un état de confort, il faut oser le nouveau en déconstruisant l'oreille, à la manière d'un Nietzsche ou d'un Derrida. Aller contre l'oreille formée, in-formée (qui reçoit des informations et qui est mise en forme), enfermée dans une parole unique, dans un dogme. Soit, décoloniser l'oreille contre le sens unique, à la manière de Lacan : « l'indécence du sens c'est lorsqu'il n'y a qu'un seul sens, qui forme un sens unique ». Face à cette impasse, laissons toujours place à l'interprétation et au questionnement.

Le langage, fait social par excellence, est ce qui conditionne notre mode de pensée par le biais de notre mode d'expression, l'acte de penser ne pouvant se faire que par des mots, par le vocabulaire et par la richesse (ou la pauvreté) de ceux-ci. L'évolution de la langue et des signifiants qui y sont rattachés est toujours un indicateur de notre temps, de notre situation. En 1882, Nietzsche écrivait ceci sur la langue allemande :

« Les Allemands commencent à se soumettre au "charme" d'un timbre tout particulier qui pourrait devenir à la longue un véritable danger pour la langue allemande, – car l'on chercherait en vain des intonations aussi horribles en Europe. (...) c'est l'officier, l'officier prussien, qui est l'inventeur de ces intonations. (...) Que l'on écoute les commandements dont les appels entourent de leurs hurlements les villes allemandes, maintenant que l'on fait exercice devant toutes les portes : quelle arrogance, quelle furieuse autorité, quelle froideur moqueuse dans ces hurlements ! Les Allemands seraient-ils vraiment un peuple musicien ? – Ce qui est sûr, c'est qu'ils se militarisent maintenant avec les intonations de leur langue : il est probable qu'ils finiront aussi par écrire militairement. »¹³

Écrire militairement, donc par là même penser militairement et accorder ses idées sur cette langue. Les idées émanant de celle-ci, et sachant que le régime militaire n'est pas le plus propice au questionnement, à la contestation de l'ordre donné, on peut s'interroger sur la portée d'une telle situation.

Dans cette perspective, le passage dans le récit de Primo Lévi (*Si c'est un homme*) relatant la réponse d'un Kapo à l'auteur a quelque chose de frappant par l'écho qu'il laisse entendre, lorsque ce dernier s'étant vu refusé de pouvoir "boire" à l'aide d'un stalactite lui demande : « - *Warum* ? » [Pourquoi ?], et que le Kapo répond :

«- *Hier ist kein Warum.* » [ici il n'y a pas de pourquoi).

Cette négation du questionnement, du principe guidant l'étude talmudique, est une négation du *ma* comme régime de l'homme (*adam*) dans son existence. Un homme dépourvu d'interrogation, de langage, d'être.

¹³F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, « Du timbre de la langue allemande » Livre deuxième, paragraphe 104.

Adam

La question de l'Homme, *adam*, fait partie des concepts fondamentaux de la pensée hébraïque. Il s'agit bien de l'Homme dans sa généralité anthropologique et non de l'homme dans son acception masculine. Il est cet être marchant qui se risque à prendre la diagonale, ne restant pas dans une rigide verticalité qui le situerait du côté de l'ortho-doxie, de l'angle droit (90°), pas plus que du côté de l'inerte horizontalité de la pensée plate et finie (0°). Il est cet être marchant qui ne tombe pas grâce à l'équilibre qu'il maintient (et qui le maintient) entre ses deux positions (45°), grâce à l'écoute. Il tend l'oreille vers le nouveau, vers l'*extérieur*, tout comme l'oreille *interne* nous permet de nous maintenir en position, de ne pas tomber. A la manière de *L'Homme qui marche* de Giacometti et du *aleph* qui symbolise cet équilibre, le *adam* de valeur numérique 45¹⁴ c'est la capacité à interroger, à être en mouvement, à être un être en mouvement.

Cette valeur de 45, de l'Homme, est primordiale et se retrouve dans de nombreuses situations. C'est le cas pour les 10 chiffres de la Création, de 1 à 9, qui une fois additionnées donnent la valeur 45. Ce *adam*, cet Homme, qui est toujours également une question (*ma – 45*), est aussi un être debout (*omed*)¹⁵. L'être au présent de l'indicatif n'existant pas en hébreu, "je suis" se dit par un terme signifiant "je suis en ma verticalité": la verticalité renvoyant à la relation entre les cieux et la terre, tandis que l'horizontalité renvoie au sommeil et à la mort, l'Homme vivant est celui qui se tient entre sa verticalité et son horizontalité, dans la diagonale. Comme le fait Ouaknin dans son cours, on peut mettre en lien cette position avec le dispositif introduit dans la psychanalyse : « ce que Freud a génialement introduit en psychanalyse c'est le couché-écoute-debout. La mise sur le divan, pour le temps de la parole écoutée par l'analysant, suivie du relèvement de l'analysé, c'est l'être restauré dans sa verticalité après l'horizontalité où l'écoute a redonné une dimension, une consistance vécue dans l'altérité, une réparation du manque de l'autre. ».

YHWH

Poursuivant notre cheminement, nous pouvons nous arrêter un moment sur le Tétragramme, l'imprononçable mais bien connu *YHWH*, la trace de l'Infini (*En Sof*). Sans voyelles accolées, littéralement imprononçable, ce mot peut se dire par l'épellation de chacune des lettres : *yod, hey, vav, hey*. La somme de ces lettres *via* la guématria aboutit au nombre 26¹⁶. Dans l'univers mathématiques, cette valeur de 26 correspond au seul nombre qui se trouve entre un carré et un cube, 5² et 3³, soit 25 et 27. Au plan et au volume de la deuxième dimension et de la troisième dimension, il *représente* l'intermédiaire entre les deux, ce qui permet le passage de l'un à l'autre.

Trouver des mots pour s'exprimer, utiliser des symboles, cela permet de se débarrasser du volume des choses en les rangeant (en mettant un contenu dans un contenant) : la langue est le moyen de la sortie du chaos, c'est l'organisation du monde par le lexique qui permet un être au monde.

Définir un mot, l'intérioriser et le comprendre, c'est avoir la possibilité de le ranger et de s'en servir quand cela est nécessaire et selon le besoin. Connaître un mot, c'est avoir accès à un mode d'intelligibilité de notre existence. Le mot en hébreu est aussi ce qui signifie l'arche (*teva*), dans laquelle on a fait rentrer l'univers du vivant, le lieu dans lequel on a fait rentrer l'existence. Le vivant est dans le mot, dans la langue.

Du livre à l'écran, c'est le passage de la troisième dimension à la deuxième, à un plan *inférieur*,

¹⁴Aleph-daleth-mem : 1+4+40

¹⁵Mot formé avec les memes lettres: aleph-daleth-mem. Le *aleph* n'étant pas une voyelle mais une consonne muette pouvant prendre l'équivalent des sons "a", "o", "e" en français.

¹⁶*yod, hey, vav, hey* : 10, 5, 6, 5.

correspondant à une perte de qualité qui s'exprime dans la diminution de l'imprimé et de l'activité de lecture. Une déspiritualisation par la dématérialisation. A cet égard, les considérations (prédictions?) de George Steiner en 1996 (*Passions impunies*) sont éclairantes :

« La culture sera de masse, sur écran et sans plus aucun support papier, en réseaux et en temps réel, conviviale et virtuelle : les Pythies de l'ère numérique tiennent chronique, celle de la mort annoncée de l'acte de lecture, qui, d'Homère à Mallarmé, a porté l'identité de l'Europe. ». Une extériorité triomphante ?

Le visage (panim)

« Plus intérieur que l'intériorité, c'est le Livre » disait Lévinas. Par Livre, on entendra ici ce que l'on veut, selon ses désirs, selon son intériorité. La manifestation de celle-ci par le visage, dans le dévoilement et par la révélation, voici le sujet.

Le dévoilement est l'acte, le mouvement d'un objet dont on prend conscience, la rencontre d'une chose. Quant à la révélation, elle est la rencontre d'un être, venu à soi et se manifestant – le moment préliminaire d'une potentielle réelle connaissance de l'autre, d'une personne qui par la suite pourra se révéler en profondeur, révéler sa profondeur et la liberté de sa parole, dans son désir de *dire* quelque chose d'elle même avec du visible et de l'invisible, la révélation étant toujours partielle, à poursuivre et dans un à-venir toujours possible. Le temps étant l'intervalle entre ces actes de révélation, entre le visible et l'invisible.

« Dans l'expression un être se présente lui-même. L'être qui se manifeste assiste à sa propre manifestation et par conséquent en appelle à moi. (...) Se manifester comme visage, c'est *s'imposer* par delà la forme, manifestée et purement phénoménale, se présenter d'une façon, irréductible à la manifestation, comme la droiture même du face à face, sans intermédiaire d'aucune image dans sa nudité [du visage] »¹⁷

Dans la langue hébraïque, le visage (soit l'extériorité) nous indique qu'il est en lien direct avec l'intériorité : le visage se dit *panim*, l'intériorité *pnim*. Le visible et l'invisible apparaissent simultanément. Ce visage qui est toujours un pluriel¹⁸, est une possibilité d'être autre dans son infini et dans sa manifestation :

« La manifestation par lui-même (*kath' auto*, en grec) consiste pour l'être à se dire à nous, indépendamment de toute position que nous aurions prise à son égard, à s'exprimer. (...) Le visage est une présence vivante, il est expression. (...) Le visage parle. La manifestation du visage est déjà discours. (...) Il défait à tout instant la forme qu'il offre. »¹⁹

Il y a toujours une possibilité d'être autre dans son infinitude (dans son étude infinie ?). Enfermer l'autre dans un sens unique, dans une interprétation déterminée revient à tuer l'autre (en le figeant, en le voyant au prisme d'une identité cristallisée ; le cristal n'étant rien d'autre qu'une matière morte). Dans la lignée de la philosophie et de l'éthique du visage de Lévinas, l'expression "rendre visite" prend un sens nouveau : cela se dit "*kabbalat panim*", soit littéralement "recevoir les visages" (la Kabbale étant la "réception"). Rendre visite peut donc s'entendre comme s'ouvrir à l'altérité d'autrui en étant prêt à recevoir de sa part une nouvelle signification de son être(-au-monde), à recevoir la révélation de son intériorité (*pnim*) : rendre visite, c'est aussi l'expression de la mystique du visage, toujours infini, ou encore, l'incarnation de la Kabbale, le visage de la Kabbale exprimé dans et par l'Autre.

Par cette sommaire présentation de l'esprit du Talmud, tel qu'il est singulièrement déployé chez Ouaknin, on a souhaité inviter les lecteurs à retirer de ces enseignements des considérations, voire des questionnements, qu'il serait possible d'universaliser. La place qu'occupe la liberté

¹⁷E. Lévinas, *Totalité et infini*, Le Livre de Poche, p. 218.

¹⁸En hébreu, la terminaison -im renvoie nécessairement à un pluriel

¹⁹E. Lévinas, *Totalité et infini*, Le Livre de Poche, p. 60-61.

d'interprétation, son devoir même (« Interprète-moi ! » dit le texte), dans son attachement au texte et dans le renouvellement permanent du sens des mots nous a semblé digne d'intérêt, et par là digne d'être partagée. L'ouverture à de nouvelles connaissances, à la rencontre d'altérités encore invisibles et à la joie de l'étude qui se communique, voilà à quoi le questionnement talmudique vous invite.

LA GUEMATRIA

Aleph	א	a	1
Bèt ou vèt	ב	b	2
Guimèl	ג	c	3
Dalèt	ד	d	4
Hé	ה	e	5
Vav	ו	f, u, v, w	6
Zayin	ז	g, z	7
Hèt	ח	h	8
Tèt	ט	t	9
Yod	י	i, j, y	10
Kaf ou khaf	כ	k	20
Lamèd	ל	l	30
Mèm	מ	m	40
Noun	נ	n	50
Samèkh	ס	x	60
Ayin	ע	o	70
Pé ou phé	פ	p	80
Tsadé	צ	tsé	90
Qof	ק	q	100
Rèch	ר	r	200
Chin ou sin	ש	s ou ch	300
Tav	ת	t	400
Kaf final	ך	k	500
Mèm final	ם	m	600
Noun final	ן	n	700
Pé final	ף	p	800
Tsadé final	ץ	tsé	900

Tableau synoptique de la Tradition

